

# Les origines de la Croix-Rouge [suite]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire**

Band (Jahr): **14 (1906)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555723>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

laissons l'air pénétrer continuellement dans la chambre où dort la personne dont nous nous occupons. Celle-ci ne doit point avoir froid; couvrons-la donc en conséquence pendant la mauvaise saison.

Si, de cette façon, nous veillons à respirer la nuit un air pur, nous deviendrons

plus résistants à la maladie, plus aptes au travail et tout notre corps en sera favorablement influencé, parce que notre sang sera plus fort, plus pur et nos organes plus vigoureux.

D<sup>r</sup> C. DE MARVAL.

## Les origines de la Croix-Rouge

(Suite)

Pendant la chaleur torride du milieu de la journée, les combats qui se livrent de toutes parts deviennent de plus en plus acharnés.

Des colonnes serrées se précipitent les unes sur les autres avec l'impétuosité d'un torrent dévastateur.

De nombreux régiments français, disposés en tirailleurs, enserrant les masses autrichiennes; mais, semblables à des murailles de fer, celles-ci résistent et demeurent d'abord inébranlables.

Des divisions entières mettent sac à terre pour se lancer sur l'ennemi, la bayonnette en avant.

Un bataillon est-il repoussé, un autre lui succède. Chaque mamelon, chaque hauteur, chaque crête de rocher devient le théâtre de combats opiniâtres.

Ce sont des monceaux de morts sur les collines comme dans les ravins. Autrichiens et Alliés se foulent aux pieds, s'entre-tuent sur des cadavres sanglants, s'assomment à coups de crosse, se brisent le crâne, s'éventrent avec le sabre ou la bayonnette. Point de relâche dans le mêlée, point de quartier. Les blessés même se défendent jusqu'à la dernière extrémité. C'est une boucherie, des combats d'hommes furieux, ivres de sang.

Parfois, la lutte devient plus effrayante par l'approche d'un escadron de cavalerie

qui passe au galop. Les chevaux, plus humains que ceux qui les montent, cherchent en vain à éviter de fouler les victimes de ces massacres: ils écrasent, sous leurs pieds ferrés, les morts et les mourants. Aux hennissements des chevaux se joignent des jurements, des cris de rage, des hurlements de douleur et de désespoir.

Les combats recommencent sans cesse, et partout avec furie. Rien n'arrête, rien ne suspend le carnage. On se tue en gros, on se tue en détail. Chaque pli de terrain est enlevé à la bayonnette, chaque poste est disputé pied à pied. On s'arrache les villages, maison après maison, ferme après ferme. Chacune d'elles est le théâtre d'un siège. Les portes, les fenêtres, les cours deviennent des places d'égorgeement.

Dans la plaine, le vent soulève des flots de poussière dont les routes sont surchargées. Semblable à des nuages compactes, cette poussière obscurcit l'air et aveugle les combattants.

Vers la fin de l'après-midi, les troupes de l'empereur François-Joseph reçoivent l'ordre de commencer la retraite; à ce moment le ciel s'obscurcit d'épais nuages, un vent violent se déchaîne, une pluie d'orage s'abat sur la plaine et inonde les combattants. Ceux-ci déjà exténués de faim et de fatigue sont encore obligés de lutter contre les éléments.

A la fin de la journée, alors que les ombres du crépuscule s'étendent sur ce vaste champ de carnage, plus d'un officier, plus d'un soldat français cherche ça et là un camarade, un compatriote, un ami. Lorsqu'il trouve un blessé de sa connaissance, il s'agenouille près de lui, s'efforce de le ranimer, étanche son sang, panse sa plaie aussi bien qu'il peut, entoure d'un mouchoir le membre fracturé; mais il réussit rarement à se procurer de l'eau pour le pauvre patient.

Déjà pendant l'action, des ambulances avaient été établies soit dans des fermes, des églises, des couvents, soit aussi en plein air, sous quelques arbres, à l'abri de la mitraille; mais le front de bataille était de plus de vingt kilomètres, et nombreux sont les blessés abandonnés sur la terre humide de leur sang. Sans doute les médecins et les infirmiers firent des efforts surhumains pour ramasser et panser les blessés, mais malgré leur dévouement infatigable ils étaient trop peu nombreux pour soulager tant de misères. Des chirurgiens travaillèrent sans arrêt pendant plus de vingt-quatre heures, mais succombant sous la tâche trop lourde, ils s'évanouissaient. Dunant en cite un qui, épuisé de fatigue, fut obligé pour continuer son travail de se faire soutenir les bras par deux soldats!

Puis vint le soir de cette terrible journée où quelques dizaines de milliers d'hommes restèrent tués ou blessés sur le champ de bataille; partout les feux s'allument, les soldats font sécher leurs vêtements trempés, et s'endorment accablés sur la terre humide.

Que d'épisodes navrants, que de scènes émouvantes, que de déceptions de tous genres!

Ce sont des bataillons sans vivres, des compagnies dénuées de ce qui leur est le plus nécessaire par la perte de leurs sacs. Ailleurs, c'est l'eau qui manque. Or, la

soif est si intense qu'officiers et soldats recourent à des mares boueuses, parfois ensanglantées. Partout, les blessés demandent de l'eau.

Dans le silence de la nuit on entend des gémissements, des soupirs étouffés pleins d'angoisse et de souffrance, des voix déchirantes qui appellent du secours.

Qui pourra jamais redire les agonies de cet horrible nuit!

Ce fut un spectacle de désolation que le soleil du 25 juin éclaira de ses feux; ce fut comme le dit Dunant « un des spectacles les plus affreux qui se puissent présenter à l'imagination ».

Les malheureux blessés qu'on relève pendant la journée sont pâles, livides, anéantis.

Les uns, surtout ceux qui ont été grièvement atteints, ont le regard hébété; ils paraissent ne pas comprendre ce qu'on leur dit, ils attachent des yeux hagards sur ceux qui leur portent secours.

Les autres, dans un état d'ébranlement nerveux très grave, sont agités d'un tremblement convulsif.

D'autres encore, avec des plaies béantes où l'inflammation a déjà commencé à se développer, sont comme fous de douleur: ils demandent qu'on les achève, et, le visage contracté, ils se tordent dans les dernières étreintes de l'agonie.

Ailleurs, ce sont des infortunés que les balles ou les éclats d'obus ont jetés à terre, et dont les bras, les jambes ont été brisés par les pièces d'artillerie qui leur ont passé sur le corps.

Le service de l'Intendance passa trois jours et trois nuits à faire relever les blessés et enterrer les morts, et dans les haies, sous des buissons où de pauvres malheureux s'étaient traînés, combien y en eut-il qui ne furent pas retrouvés! C'est ainsi que trois semaines après le combat on ramassa encore des morts que l'on n'avait pas découverts.

Les blessés, pansés ou non, sont transportés sur des mulets ou dans des litières, aux ambulances des villages et des bourgs les plus rapprochés de l'endroit qui les a vu tomber.

Dans ces bourgades, églises, couvents, maisons, places publiques, cours, rues, promenades, tout est transformé en ambulances provisoires.

Carpensedolo, Castel-Goffredo, Médole, Guidizzolo, Volta et les localités environnantes, voient arriver une quantité considérable de blessés. Mais le plus grand nombre est emmené à Castiglione, où les moins estropiés sont déjà parvenus à se traîner.

Voici la longue procession des voitures de l'Intendance, chargées de soldats, de sous-officiers et d'officiers de tous grades, confondus ensemble : cavaliers, fantassins, artilleurs ; sanglants, exténués, déchirés, couverts de poussière. Chaque cahot des charrettes qui les emmènent leur impose de nouvelles souffrances.

Puis, ce sont des mulets arrivant au trot, dont l'allure arrache, à chaque instant, des cris aigus aux malheureux blessés ainsi secoués.

Plusieurs expirent pendant le transport.

Leurs cadavres sont déposés sur le bord du chemin. On laisse à d'autres le soin de les enterrer. Ces morts-là seront inscrits comme « disparus ».

Les blessés sont dirigés sur Castiglione. De là, ils doivent être conduits aux hôpitaux de Brescia, de Crémone, de Bergame, de Milan et d'autres villes de la Lombardie, où ils recevront des soins réguliers et subiront les amputations nécessaires. Mais les moyens de transport faisant défaut, on est obligé de les faire attendre plusieurs jours à Castiglione. Cette ville, où l'encombrement dépasse toute idée, devient bientôt, pour les Français et pour les Autrichiens, un immense hôpital improvisé.

Le jour de la bataille, l'ambulance du grand quartier général s'y est établie. Des caissons de charpie y ont été déballés, ainsi que des appareils et des médicaments. Les habitants donnent tout ce dont ils peuvent disposer en couvertures, linge, paillasses et matelas.

L'hôpital de Castiglione, le cloître, la caserne San Luigi, l'église des Capucins, la caserne de gendarmerie, les églises Maggiore, San Giuseppe, Santa Rosalia, sont remplis de blessés, couchés, entassés sur de la paille.

On met aussi, pour eux, de la paille dans les cours, sur les places publiques. On établit à la hâte des couverts en planches et l'on tend des toiles pour les préserver du soleil brûlant.

Les maisons particulières ne tardent pas à être converties en ambulances. Officiers et soldats y sont reçus par les habitants.

Pendant la journée du samedi, le nombre des blessés devient si considérable, que l'Administration, les habitants et le petit détachement de troupes laissé à Castiglione sont incapables de suffire à tant de misères.

Alors commencent des scènes lamentables. Il y a de l'eau ; il y a des vivres ; et pourtant les blessés meurent de faim et de soif ! Il y a de la charpie en abondance, mais pas assez de mains pour l'appliquer sur les plaies ! La plupart des médecins de l'armée ont dû partir pour Cavriana, les infirmiers font défaut et les bras manquent dans ce moment critique.

Pendant les trois journées qui suivirent la bataille, celles du 25, du 26 et du 27 juin, que d'agonies et de souffrances !

Les blessures envenimées par la chaleur, par la poussière, par le manque d'eau et de soins, sont devenues très douloureuses.

Des exhalaisons méphitiques vicient l'air, en dépit des efforts faits pour tenir en bon état les locaux d'ambulances.

Les convois, dirigés sur Castiglione, continuant à y verser, de quart d'heure en quart d'heure, de nouveaux contingents de blessés, l'insuffisance du nombre des aides, des infirmiers des servants, se fait cruellement sentir.

Malgré l'activité que déploie l'Intendance, qui organise des transports sur Breseia au moyen de charrettes traînées par des bœufs; malgré l'empressement spontané des habitants de Castiglione, qui transportent les malades, les départs sont beaucoup moins nombreux que les arrivées, et l'entassement ne fait qu'augmenter.

Sur les dalles des églises de Castiglione ont été déposés, côte à côte, des hommes de toutes nations. Français, Germains, Slaves, Arabes sont provisoirement entassés jusqu'au fond des chapelles. Beaucoup n'ont plus la force de se mouvoir et ne peuvent remuer ni bouger dans l'étroit espace qu'ils occupent. Des juréments, des blasphèmes, des cris qu'aucune expression ne peut rendre, retentissent sous les voûtes des sanctuaires.

« Ah! monsieur, que je souffre! » me disent quelques-uns de ces infortunés, « on nous abandonne, on nous laisse mourir misérablement, et pourtant nous nous sommes bien battus! » -- Ils ne trouvent

aucun repos, malgré les nuits qu'ils ont passées sans sommeil et les fatigues qu'ils ont endurées. Dans leur détresse ils implorent des secours qui n'arrivent pas. Quelques-uns se roulent de désespoir dans des convulsions qui se terminent par le tétanos et la mort. D'autres, s'imaginant que l'eau froide versée sur leurs plaies purulentes produit des vers, qui apparaissent en grand nombre, refusent de laisser humecter leurs bandages. D'autres encore, après avoir eu le privilège d'être pansés dans les ambulances improvisées du champ de bataille, ne le sont plus durant leur station forcée à Castiglione, et ces linges excessivement serrés en vue des secousses de la route, n'ayant pas été renouvelés, leur causent de véritables tortures.

Ceux-ci, la figure noire de mouches, dont l'air est infesté et qui s'attachent à leurs plaies, portent de tous côtés des regards éperdus. Mais personne ne leur répond. Chez ceux-là, la capote, la chemise, les chairs et le sang ont formé une masse compacte qu'on ne peut détacher.

Témoin des souffrances qu'enduraient les blessés, gisant sur le sol, des journées entières, Dunant, aidé de quelques femmes, organisa un service de secours dans la petite ville de Castiglione. (A suivre.)

## Aux comités des sections et des sociétés de la Croix-Rouge suisse

Les présidents des différentes sociétés de la Croix-Rouge ont reçu en décembre 1905 les formulaires des rapports de fin d'année.

Nous nous permettons de leur rappeler ici que ces rapports doivent être retournés avant le 1<sup>er</sup> mars 1906.

Nous prions donc instamment les comités des sections d'envoyer les plus tôt possible leurs rapports dûment et correctement remplis au *secrétariat central de la Croix-Rouge*, à Berne.

L'article « Ulcère de la jambe » paru dans notre dernier numéro, a été fait d'après les données d'une monographie publiée en 1905 par le Dr Veyrassat de Genève.